

Les loups*

par Franco Piperno

La première fois que je la vis, c'était le soir, en plein mois de juillet. Elle était blottie dans le coin le plus obscur du portique, à l'entrée de la maison.

Une lune rouge et ovale envahissait déjà le ciel et importunait les étoiles. Le jasmin qui courait sur les murs de la vieille maison nous enivrait de son parfum. Quelque chose de lourd et de magique régnait dans l'air ; c'était comme si quelque sortilège était sur le point de s'accomplir... C'était une soirée comme il y en a souvent en été sur les collines à l'ombre de la Sila, en Calabre. Une soirée où les couleurs, les odeurs, apparaissent amplifiées, surréelles.

En des moments comme celui-là, à moins d'y être habitué, on s'imagine qu'au moindre geste, un événement irréparable, définitif, peut-être même la fin du monde, se produira. Et pourtant, il n'arrive jamais rien. Aucun nuage pour blanchir le mauve du ciel, aucune brise pour remuer l'air. En ce sens, les soirées d'été, en Presila, tiennent souvent du délire. Comme les Calabrais, quand ils discutent. Leurs conversations s'enflamment, le ton lève, la gesticulation emportée, violente, prend le dessus et domine la parole. Leurs mains dessinent dans l'air des formes simulant la bagarre, le meurtre. Mais il n'arrive jamais rien. En fait, dans une discussion entre Calabrais, il n'y a pas l'ombre d'une dispute : au contraire, la nature de leurs conversations est telle que transparait, à travers la ges-

* Traduit de l'italien par Eugénie Pelletier.

ticulation, l'inutilité même de l'argumentation et de son objet.

C'est donc un soir d'été que je la vis pour la première fois. J'étais sorti de prison depuis quelques jours seulement. Il y avait eu une fête cet après-midi-là à Cosenza, une grande fête en l'honneur de ma libération. La soirée s'était étirée joyeusement, et des amis, sur le chemin du retour, m'avaient annoncé une surprise...

La première fois que je l'aperçus, ce soir-là de juillet, la louve avait un peu plus de trois mois. Elle était assise, immobile, repliée sur elle-même, comme une bête sauvage aux aguets. Son dos était courbé, comme appesanti par le poids de la chaîne qui la retenait au tronc du jasmin.

À l'intérieur du portique où elle était confinée, elle avait choisi le coin le moins éclairé, le seul que la lampe électrique suspendue était contrainte, par un jeu de géométrie, à épargner. Complètement figée dans la pénombre, on aurait dit qu'elle cherchait à se confondre avec le mur de pierres bruni. Seules ses pattes de devant étaient sous la lumière et, ainsi, apparaissaient trop grosses, disproportionnées par rapport au reste de son corps.

J'avancai doucement et fis bouger la lampe avec ma main, de façon à l'éclairer complètement. Apparemment convaincue d'être encore invisible, elle demeura immobile. Seuls quelques lents battements de cils trahissaient l'inconfort que lui causait l'éblouissement. Elle était tendue, apeurée.

Son regard était vif et pénétrant. Son large crâne, légèrement courbé à l'encolure, s'affinait graduellement d'abord puis de façon décisive à la hauteur des yeux : elle semblait avoir un triangle en guise de tête. Ses yeux, deux amandes noires, étaient enchâssés obli-

quement et pointaient vers le haut, en direction des tempes. Son museau gris foncé était pointu, élancé. Des lèvres fines lui donnaient une expression de haine.

Ce furent toutefois ses oreilles qui, le plus, attirèrent mon regard et le laissèrent stupéfait. À peine plus claires que le gris jaunâtre de la mantelure, elles semblaient dures comme du bois. Ces oreilles, démesurément longues, donnaient à l'animal une apparence inquiétante : la petite pouvait être un âne monstrueusement nain ou même un rat de campagne à qui l'on aurait greffé de fausses oreilles.

Ces oreilles-là se gravèrent sur-le-champ dans ma mémoire et y laissèrent un souvenir indélébile. Non, ça ne pouvait pas être un âne, ni un rat ; mais ça n'était pas non plus le petit d'un renard ou d'un chien. C'était un loup. Tout ce que j'avais entendu sur les loups — à travers les anecdotes que racontaient les bergers dans ma jeunesse, les histoires de chasse de mon grand-père, et quelques lectures éparses de zoologie — faisait allusion à un détail en particulier qui me revint aussitôt à l'esprit : les oreilles des nouveau-nés de cette espèce sont étonnamment grandes et imposantes.

Si c'était un louveteau, si c'était ça, la surprise dont j'avais été prévenu, alors c'était l'œuvre de Pietro, de mon ami Pietro, l'homme des loups, des faucons et des aigles. Le Calabrais qui possédait l'anneau du roi Salomon.

Pietro est un homme d'âge moyen et de taille moyenne, caractéristiques lui assurant généralement l'anonymat. Pourtant, son regard, lui, est unique. Le regard de quelqu'un qui n'a pas de sentiments — ou peut-être qui n'en a pas de définitifs.

Il vient de Luzzi, une petite ville de campagne située au cœur de la Presila — près de Cosenza. Luzzi appa-

raît, d'un seul coup, lorsqu'on franchit les contreforts qui l'encerclent. Elle surgit du fond d'une vallée, là où le terrain se replie, à la manière d'un tissu, pour former, avec précision, un petit plateau. La ville est dressée là-haut, imprenable. L'air y est lourd, mais sécurisant ; un air que l'on retrouve seulement dans les villages méridionaux qui ont été envahis dès le début par les Turcs. Luzzi est solitaire, loin de tout. Superbe de l'extérieur, mais pauvre et désolée de l'intérieur.

Pietro vécut longtemps à Luzzi. Son père était forgeron. Dans le temps où, dans le sud, « être forgeron » faisait moins référence au métier lui-même qu'à l'attitude propre à ses artisans. Contrairement à ses nombreux frères, Pietro ne s'était jamais plu à fréquenter l'atelier paternel. L'école aussi l'ennuyait, presque autant que les après-midi passés à discuter de tout et de rien, accoté au comptoir de l'un des petits cafés prétentieux et pathétiques qui ornent les rares places publiques désertes du village.

Pietro préférait la nature. Il se sentait dans son élément là où la présence humaine est marginale. Survivre sans travailler n'était pas si difficile à l'époque ; et donc, tous les jours, il vagabondait à travers les campagnes, tant que le soleil brillait. Et retournait à Luzzi, le soir, comme un étranger.

Il s'instruisit donc en accomplissant, régulièrement, le plus simple de tous les exercices : il apprit en marchant. Jour après jour, il apprenait à reconnaître les sentiers et les escarpements, les bosquets riches de châtaignes, les étendues arides, les torrents insignifiants assiégés par les ormes et les chênes. Il apprit aussi à lire la ligne d'horizon qui s'efface parfois pour faire place à quelque marécage, mais qui reprend ensuite une ascension abrupte vers le ciel. Une ligne d'horizon

qui exprime aussi bien la cruauté sans pitié du Pollino que le calme excessif des collines vertes de la Sila.

Il apprenait, simplement en marchant, à comprendre la vie cachée dans ces terres, là où ne domine aucun bâtiment, aucune œuvre humaine digne de mention. La vie où le plaisir ne cherche pas à se distinguer de la douleur — et où tout s'effectue toujours par automatisme.

Il apprenait, simplement en marchant, à reconnaître les sons rares et subtils qui rompent le silence du vent, les odeurs qui, sans retenue, envahissent l'air. Il apprit à connaître ces animaux qui, de notre perspective, traversent la vie en courant à toute allure vers l'oubli.

Pietro apprenait à « écouter » les ronces et les brindilles, le chant des merles, le sifflement des serpents. Il apprenait à apprécier, dans les sous-bois, les empreintes gracieuses du renard, à peine tracées et déjà évanouies ; il s'émerveillait aussi tout particulièrement à la vue de celles laissées par le loup. Il apprenait à différencier la branche d'acacia cassée involontairement par le sanglier en fuite de celle qui a été déracinée par le même animal à la recherche de nourriture. Il pouvait observer tout un après-midi le vol des oiseaux. Et réussissait à qualifier respectivement ces petits points noirs en mouvement, même quand la distance les rend tous identiques.

Il savait distinguer la crécerelle du faucon pèlerin par leur façon de planer. De la même façon, il comprenait le rituel de l'aigle : il pouvait voir la spirale plate décrite indifféremment par ce dernier, comme la contraction improvisée de son corps quand il se place à la verticale sur la proie pour ensuite s'étendre, comme un ressort, en une descente meurtrière.

Pietro apprenait ainsi, en pratiquant un exercice aussi simple que la marche. Parce que « à travers l'exécution régulière d'un exercice simple il y a, dans un sens, un bénéfice plus grand, plus de notions véridiques, que dans l'apprentissage d'une quantité de concepts théoriques ». Pietro apprenait en marchant et passait ainsi son adolescence à écouter parler la nature.

Avec le temps Pietro eut l'impression de disparaître — d'avoir été effacé de la mémoire collective du village. D'une certaine façon, c'était vrai : les habitants de Luzzi le considéraient désormais un peu comme le fou du village. Ils taquinaient Pietro sans vraiment toutefois chercher à le changer : le mode de vie qu'il avait choisi, quoique anormal, était inoffensif.

Pietro n'en avait pas vraiment souffert. Choisir une vie autonome, à l'écart de l'organisation sociale, être là où la direction du vent, la pression de l'air, le changement de luminosité rythment une temporalité complètement étrangère aux conventions ; errer là où errer n'est pas une activité sans but mais, au contraire, un mode de vie au-delà de l'exclusion et de l'intégration. Vagabonder là où la nature est encore intacte. Tout cela donnait à sa vie une saveur authentique. Et, cette vie-là, cette nature-là, Pietro ne la racontait que rarement, le plus souvent à quelques vieux villageois qui buvaient, à petits coups, le vin de la colline.

L'Université de Calabre a été fondée au début des années 70. Pour des raisons que tout le monde sait mais qu'encore aujourd'hui personne ne veut reconnaître, on choisit de la construire à Arcavacata, une région vallonnée recouverte d'oliviers et de figuiers, à quelques kilomètres de Luzzi. C'était l'œuvre du gouvernement de gauche : un complexe universitaire conçu sans regarder à la dépense pendant les années du « miracle », quand encore le regard lent et profond de

Nenni feignait d'opter pour le début d'un virage vers la laïcisation, d'un tournant important dans l'histoire de l'Italie, qui aurait vu les champs d'oliviers se retirer galamment pour faire place aux nouvelles technologies.

Les petits paysans qui habitaient l'arrière-pays de Cosenza furent ainsi submergés, du jour au lendemain, par une pluie d'offres d'emploi. Venant du Nord de l'Italie, certains de ceux qui avaient vécu 68, fatigués parce qu'ayant donné un sens à l'univers, s'improvisèrent professeurs d'université, sans expérience ni passé. En effet, vu son manque de tradition académique, l'Université de Calabre attira beaucoup d'intellectuels insécures et encore plus d'insécures tout court ; ils venaient ainsi, non sans éveiller les soupçons, expérimenter, arracher, s'amuser, sans avoir à justifier.

Un frère zoologiste, originaire de Milan, s'était ainsi retrouvé responsable du département d'écologie de l'université. Quoique frère, il semblait plus à l'aise entouré de femmes et d'ordinateurs que dans un couvent, sous le regard de la Vierge Marie. Il appréciait le vin du sud particulièrement fort et en recherchait la variété et la qualité avec la patience d'un collectionneur.

Il avait aussi connu Pietro, au cours d'une excursion à Luzzi. On le lui avait présenté comme une curiosité locale. L'absence de préjugés éloigne souvent de l'erreur ; le frère le savait et avait ainsi parié intérieurement sur l'ampleur des connaissances acquises par Pietro, malgré l'étrange quiétude qu'affichait ce dernier. Pour ce frère qui avait accepté, autant pour s'amuser que pour sa carrière, la responsabilité d'inventer un département d'écologie en Calabre, la valeur de Pietro était inestimable.

Le frère fit des démarches auprès de l'administration de l'université et réussit aussi à convaincre les bureaucrates des partis constitutionnels d'engager Pietro, qui se retrouva ainsi adjoint technique au département. Il devint donc officiellement employé du ministère de l'Instruction publique.

En fait, cette nouvelle fonction ne modifia pas réellement la réalité quotidienne de Pietro : il parcourait maintenant avec des étudiants la région qui s'étend du Pollino à la Sila et leur expliquait la diversité biologique végétale et animale qui la caractérise. Désormais, cependant, on le payait pour ses promenades. Il recevait un salaire de l'État. Être rémunéré pour accomplir ce que l'on accomplirait par plaisir de toute façon n'est pas si mal. En échange, Pietro devait simplement signer quelques papiers et raconter ce qu'il savait. Raconter les mêmes histoires qu'il avait l'habitude de débiter aux vieux de Luzzi. Seulement, maintenant, il y portait plus d'attention ; ses descriptions étaient plus structurées, plus minutieuses.

Les différents professeurs de l'université le faisaient crouler sous les livres et les conseils. Pietro lisait à contrecœur, davantage par courtoisie que par intérêt réel. Sauf dans le cas du traité de Frédéric sur la fauconnerie. Plus qu'avoir réussi à éveiller sa curiosité, ce livre l'avait littéralement captivé. À un point tel que, quand Pietro parlait du faucon pèlerin, on pouvait presque percevoir la voix du roi suédois blond à travers ses paroles.

Tout cela se passait entre 1972 et 1976. Par la suite, l'université de Calabre s'était rapidement dégradée. Les oliviers, la mafia et les ronces avaient mieux prospéré dans la région que les fonds pour le développement de l'éducation investis dans le Sud par le bon

gouvernement central. Déjà en 1977, l'université était pour ainsi dire perdue.

C'est à ce moment-là que je connus Pietro. Le frère avait abandonné le département pour continuer, ailleurs, ses recherches personnelles. Pietro, lui, était resté à son poste, comme un canard trop gros pour pouvoir s'envoler. Pourtant, à cause des changements à l'université, plus personne ne profitait vraiment de son savoir. Au mieux, il était sollicité par quelques chercheurs opportunistes, pressés de publier afin d'accéder à quelque fonction prestigieuse.

Je me suis tout de suite bien entendu avec lui. Le sentiment particulier que confère la Calabre à ses habitants nous unissait certainement. Nous unissait, encore plus, un mépris de ceux qui cachent leur ignorance derrière le latin de la culture universitaire. Par-dessus tout, nous avions en commun une rancune contre les injustices qui, depuis des générations, se vérifiaient quotidiennement dans la région, un besoin de vengeance qui s'était développé soigneusement, précisément, avec le temps, dans le silence.

Il m'avait amené quelques fois vagabonder avec lui. Trois, peut-être quatre fois. Sur les falaises du Pollino pour épier, sans déranger, le nid d'un aigle caché dans une fente de la paroi, là où la roche uranifère s'était ouverte. Et dans les clairières de la Sila, pour observer, immobiles comme des arbres, de jeunes daims effectuant la danse du printemps. Pietro promettait, dans ces moments-là, qu'il m'offrirait un louveteau. Il le ferait parce que moi, mordu de Lorenz, j'étais prêt à l'élever pour le faire accoupler avec un de mes chiens, un pasteur belge, afin d'en renforcer la descendance.

À quelques reprises je lui avais rappelé cette promesse quand je le croisais dans les corridors de l'université.

Pietro acquiesçait chaque fois, mais avec le regard coupable de quelqu'un qui fait des promesses qu'il ne croit pas pouvoir tenir.

Et pourtant il a tenu parole. En mai 80, il avait découvert une tanière de loup dans la Sila, dans le bois de la Fossiata — forêt qui, dans le passé, servit de refuge à Hannibal. À l'intérieur se trouvaient six petits, avides, mais encore chancelants. Pietro, à tâtons, en roulant des yeux comme un faucon pour s'assurer de l'absence de la louve, avait prélevé deux petits de la tanière, un mâle et une femelle.

Le louveteau était pour Laura, une professeure qui, peut-être parce qu'elle exhibait son beau corps félin comme s'il s'agissait d'un objet honteux, disgracieux, avait toujours fait rêver Pietro.

La femelle, il l'avait mise de côté pour moi. Il l'avait fait garder durant plus d'un mois, en attendant ma sortie de prison.

La première fois que je la vis, ce soir-là de juillet, je la fixai longuement, quelques minutes, avant de commencer à marcher dans sa direction. Elle émit aussitôt un grognement maladroit — grognement qui m'immobilisa, néanmoins, sur-le-champ.

Je fis donc le tour de la maison, vers la porte de derrière, en passant près de l'enclos où, vu l'odeur sauvage de la louve et la mienne plus familière, mes chiens, schizophréniques, allaient d'aboiements furieux en glapissements plaintifs. Je pris un morceau de viande crue dans la cuisine et retournai vers l'entrée, dans le portique. Je m'approchai résolument de la louve, lentement mais sans ralentir. J'avais pris soin d'être bien dans son champ de vision malgré le faible éclairage : les animaux sauvages ont rarement peur de ce qu'ils réussissent à percevoir clairement. J'avançai

et m'arrêtai lorsque sa tête fut à portée de main. En évitant de modifier la forme de mon corps, je rapprochai du nez de l'animal, d'un geste lent mais décidé, la main qui tenait la viande.

C'était un moment critique. La louve pouvait se mettre à grogner de plus belle et me mordre, par méfiance. Ou alors ma tentative de rapprochement, mon immobilité respectueuse, et surtout l'odeur de la viande pouvaient l'amener à avoir confiance et à accepter ma présence.

C'est précisément ce qui arriva.

Je sentis longtemps, une minute peut-être, son haleine humide sur ma main que j'avais repliée afin d'éviter quelque morsure involontaire. Finalement, la louve agrippa la viande, en effleurant ma peau de ses dents de lait. Elle déglutit d'un coup, puis s'immobilisa, vigilante et un peu étonnée, attendant les conséquences de son geste. Elle renifla de nouveau ma main et, rapidement, se mit à la lécher en remontant jusqu'au poignet.

Elle m'avait donné un signe d'affection. C'était la première fois qu'une louve m'en démontrait.

Dans les jours qui suivirent, je m'occupai de la petite à temps plein. Je lui avais préparé un coin à elle, loin des chiens. Je l'avais placée dans un dessous d'escalier obscur qui reproduisait assez bien la tanière.

Je l'observais des heures entières. Ses mouvements, ses yeux, ses repas, son sommeil.

Et je la photographiais avec l'obsession du vicieux. Quand elle courait, quand elle s'asseyait, recourbée mais attentive, quand elle bondissait sur la nourriture en remuant la queue, quand, paresseuse, elle s'allongeait au point de faire craquer ses membres en-

core gourds, formant avec son dos une concavité caractéristique.

Je commençai à la filmer en super 8. Je filmais, de préférence, son sommeil. J'avais posé la caméra en hauteur, près de l'une des fenêtres de la maison. Elle faisait des siestes interminables, durant lesquelles sa position changeait à intervalles réguliers d'environ cinq minutes. Elle était tantôt étendue avec les pattes allongées, tantôt recroquevillée sur elle-même, en position fœtale. De temps en temps, elle sursautait, comme profondément prise dans quelque rêve mouvementé.

Je filmai bien entendu sa première rencontre avec un chien, un doberman femelle elle aussi, et particulièrement agressive. Encore une fois, ce fut un moment critique. Au début, le doberman resta sur place, droit, apparemment hostile. Il regardait la petite louve de travers, avec condescendance.

La louve, en état de choc pendant une fraction de seconde seulement, s'était rapidement rapprochée de la chienne et avait entrepris une danse complexe, rampant à moitié, avec l'arrière-train au sol, presque assise. Elle dandinait la queue frénétiquement en poussant de petits cris, implorant ainsi la chienne. À plusieurs reprises, quand la danse portait la louve sous le nez du doberman, la petite sautait à la verticale et atteignait avec sa langue le museau de la chienne. Malgré sa spontanéité, elle était en train d'effectuer une danse rituelle.

Mise à l'improviste en présence de la figure massive et obscure du doberman, la louve avait réagi par instinct : elle avait choisi, non sans nostalgie, la chienne pour mère. Elle sollicitait ainsi, en léchant les lèvres de la chienne et en dansant sous ses yeux, une réaction maternelle bien précise. Le geste qui vient sanctionner,

chez les loups, le lien de parenté : la mère vomit devant le petit, mettant ainsi à sa disposition de la nourriture prédigérée.

Le doberman, à vrai dire, ne semblait pas apprécier le spectacle. La jalousie provoquée par les soins exclusifs dont jouissait la petite depuis quelques jours et l'hostilité naturellement ressentie à l'odeur sauvage qui émanait de la louve en expliquaient certainement l'agressivité accrue. Ses yeux étaient gonflés, presque sur le point d'éclater. Le long de son dos, le mouvement de ses poils dressés trahissait les frémissements qui le traversaient.

J'étais totalement excité à l'idée d'immortaliser cette scène sur pellicule. Évidemment, je savais que la chienne allait attaquer. Mais j'attendais le grondement sourd qui, immanquablement, annonce l'attaque. Cette fois-là, pourtant, le doberman s'élança sans prévenir.

Il leva rapidement sa patte antérieure droite et donna un coup, un coup de marteau, sur la tête de la petite, entre les yeux. J'accourus à l'instant même, interpellant la chienne violemment. La petite s'était affaissée sur le dos, offrant ainsi son ventre laiteux. Ses petits cris désormais exprimaient la douleur. Un filet de sang lui coulait le long du sourcil droit. De quelques millimètres à peine l'ongle de la chienne avait manqué l'œil de la petite.

Le doberman reniflait maintenant le ventre de la louve ; l'agressivité dans son regard s'était complètement évaporée. Il agitait convulsivement le moignon, résidu de sa longue et superbe queue, qui avait seul survécu à la mutilation que l'on lui avait ridiculement infligée, sans pitié, pour respecter les conventions esthétiques.

C'était la panique totale : tout, en particulier la vie de la petite, pouvait se jouer en quelques secondes. Je connaissais bien la chienne. Assez pour savoir que son changement d'attitude, et surtout l'oscillation de sa queue, n'auguraient rien de bon. Au contraire, étant donné qu'il n'y avait absolument rien de ludique dans le rapport qu'elle entretenait avec la louve, son excitation signifiait, ni plus ni moins, qu'elle se trouvait devant quelque chose de comestible. Elle reniflait le ventre de la petite à la recherche du meilleur endroit où enfoncer, comme dans du beurre, ses canines aiguës.

L'alarme rouge se déclencha dans ma tête. J'ai rarement ressenti la rage aussi intensément qu'à ce moment-là. Peut-être à cause de son air sournois et un peu méprisant, la louve avait déjà, en quelques jours seulement, réussi à me devenir chère. De plus, je ne supportais pas l'avidité imbécile dont faisait preuve le doberman qui risquait, seulement pour quelques kilos de viande, de mettre fin prématurément à une expérience pour moi inusitée et sans doute impossible à recréer.

Je saisis le doberman et, en lui tordant le cou, le contrains à se coucher. Je lui donnai une série de coups sur le museau, violant ainsi l'une des règles fondamentales du dressage de chiens. Je m'approchai finalement de la petite qui gémissait encore ; le doberman, interdit, m'observait désormais en silence. Je commençai à caresser, lentement, le ventre de la louve, en remontant jusqu'au cou. Peu à peu, les gémissements cessèrent ; elle arrêta de gigoter et enfila, entre ses pattes de devant, son énorme tête triangulaire. Puis, avec l'habileté d'une contorsionniste, rejoint un de mes doigts et le mordilla de ses petites dents aiguës. Je ne réagissais

pas, même si la petite mordait de plus en plus fort : je savais les doigts salés, certainement agréables à lécher.

Après quelques minutes elle s'arrêta, se remit sur ses pattes avec difficulté, et courut de nouveau, un peu gauche, comme un ourson, vers la chienne. À peine arrivée sous le nez du doberman, la louve recommença sa danse rituelle. La chienne me lança un regard interrogatif, mais demeura immobile et suivit des yeux la petite en mouvement. Le doberman émit finalement un grondement bref et sourd, puis se retourna d'un trait et s'éloigna en trottant, visiblement offusqué.

Ainsi se passa leur première difficile rencontre.

En fait, cette fois-là, avait bel et bien eu lieu une « reconnaissance mutuelle » selon les termes imposés par la petite. Par la suite, la louve traita la chienne, malgré son attitude récalcitrante et grincheuse, comme une mère adoptive ; et le doberman, de son côté, ne tenta plus de se mettre la petite sous la dent entre deux repas.

* * *

La louve grandissait à vue d'œil. Son poids était passé de six à neuf kilos en une semaine. Elle mesurait, au garrot, trente-sept centimètres, au moins cinq centimètres de plus que la première fois que je l'avais vue.

Je ne me lassais pas de la regarder vivre. J'étais content qu'elle existe, qu'elle fût à la portée de mon regard, de mes sens, de mes soins.

Durant ces premières semaines de juillet, elle fut ma compagne de chaque instant, prenant chaque jour plus de valeur à mes yeux.

C'était très certainement la nourriture qui nous rapprochait le plus, qui permettait à ma relation avec la louve de devenir toujours plus intense et exclusive.

Les repas étaient au nombre de quatre, à intervalles de trois heures, qui rythmaient la journée. Ainsi, quatre fois par jour la petite palpait, frémissait, souffrait, pleurait, riait. Et, du même coup, moi aussi j'en bénéficiais. Après tout, c'était moi qui, en plus de payer ses repas, les lui préparais et les lui servais.

J'ai élevé dans ma vie des petits de plusieurs espèces animales ; pourtant, jamais je n'ai observé chez eux une capacité d'engloutir comparable à celle de cette petite-là. En fait, dans le cas de la louve, plus que de gloutonnerie, il s'agissait d'un rapport spécial avec la nourriture. La louve manifestait le maximum de sensualité à manger, pour elle, de toute évidence, la seule activité digne d'intérêt dans sa réalité quotidienne.

La préoccupation alimentaire des petits loups est immense, sinon totale. En fait, c'est probablement le cas chez tous les animaux sauvages, volatiles compris.

Pietro élevait des faucons mâles et les dressait à la chasse, en calculant minutieusement les rations de viande qu'il leur octroyait. Avec l'arrière-pensée de ne jamais leur donner la possibilité d'être assez forts pour survivre seuls mais de toujours les nourrir assez pour leur permettre de chasser pour lui, Pietro maintenait le poids de ses tiercelets à quelques dizaines de grammes sous les 800 — ce qui constitue le poids normal du faucon pèlerin mâle.

En fait, l'alimentation est le moyen par excellence utilisé par l'homme pour conditionner l'animal sauvage ou, en d'autres termes, pour tenter de le dominer.

Je donnais donc à la petite louve, le matin, l'équivalent d'un litre de lait en yogourt, enrichi d'un jaune d'œuf et d'huile de foie de morue. Ensuite, divisé en trois repas, un kilo et demi de viande crue ; parfois du foie, parfois des restes broyés. Deux fois par semaine, je mé-

langeais à la viande des féculents et des carottes, auxquels j'ajoutais de la poudre d'os pour en améliorer la saveur. Les portions étaient abondantes, assez pour gonfler son ventre et pour rendre ses mouvements gauches, difficiles.

Souvent, après avoir terminé son repas, la petite restait immobile, assise, avec le dos courbé devant son bol vide. Son ventre faisait de drôles de bruits, et la louve restait à les écouter, la tête inclinée. Puis, elle se retournait lentement pour me regarder, comme pour se tranquilliser. Je devais la surveiller après son repas parce que, souvent, elle finissait par vomir l'excès ingurgité.

Avec moi, elle ne manquait jamais de nourriture ; au contraire, je lui donnais souvent plus que ce qu'elle était en mesure d'avalier. Pourtant, l'instinct l'obligeait à tout manger rapidement, au risque d'éclater. Pour elle, tout ce qui, de près ou de loin, avait l'air d'être comestible méritait d'être examiné. Ainsi tous les objets devenaient pour la louve l'occasion d'exercer sa voracité sans limite même si, tout compte fait, elle levait le nez assez souvent : elle refusait de manger les féculents, les légumes et même la viande cuite ou rancie.

Quand elle entrait dans la maison, la petite se dirigeait automatiquement, en cachette ou sous mes yeux, vers la cuisine. Une grande cuisine de campagne. La louve y avait tout de suite cerné les différents garde-manger, et s'y était intéressée à des degrés divers. Ainsi le réfrigérateur constituait pour elle une obsession ; de ce ventre métallique apparaissaient la viande, le yogourt. Dès que je m'en approchais, la louve, si elle n'était pas déjà là, accourait à toute vitesse. Et si j'en ouvrais la porte, l'animal, en s'appuyant sur son train arrière, d'un coup de rein, s'élançait dans les airs, tendue aé-

rodynamiquement comme un projectile, et parvenait à la hauteur de ma main. Mes cris ne servaient strictement à rien ; les coups, qu'impulsivement je lui donnais sur le museau afin de la remettre à terre, étaient, eux aussi, vains. À peine remise sur pieds, elle recommençait à sauter, obstinément.

Un soir, la louve dormait dans un coin de la maison, à l'écart comme d'habitude. Elle respirait difficilement : la chaleur accablante dans laquelle avait baigné la maison toute la journée avait atteint son point culminant en soirée. Je lisais dans la cuisine et, poussé par la soif, me dirigeai mécaniquement vers le réfrigérateur et l'ouvris. Je pris, sans vraiment réfléchir, la bouteille de vodka... La louve arriva à toute allure, sauta vers ma main et réussit à atteindre les doigts qui tenaient la bouteille.

Comme ceux qui pratiquent la lutte japonaise, l'animal sauvage est en mesure de concentrer la totalité de l'énergie cinétique de son corps en mouvement sur le point où il frappe. La douleur me fit ouvrir la main et, par conséquent, échapper la bouteille de vodka. Elle se fracassa par terre, en mille morceaux. La louve demeura un moment interdite ; puis, rapidement, se dirigea, entre les morceaux de verre, là où le liquide formait une tache transparente en mouvement. Elle reniflait frénétiquement la vodka. Et commença à éternuer. Elle éternuait sans arrêt, au point d'avoir du mal à reprendre son souffle. Mais continuait à renifler la vodka. À chaque éternuement, sec et violent comme un coup de fusil, son museau frappait le sol. Elle continuait à renifler, malgré les coups et les cris, jusqu'à ce qu'elle ait inspecté minutieusement le désastre dans sa totalité. Finalement, elle quitta la cuisine, d'une démarche chancelante. En laissant par terre une trace de sang :

un fragment de verre avait pénétré en profondeur l'une de ses pattes.

L'avidité de ma louve aurait plu à Dante. Cette passion démesurée pour la nourriture, en fait, constituait l'un des secrets de son appareil sensoriel. Les chiots n'ont pas non plus, évidemment, un rapport mesuré avec la nourriture. Cependant, leur avidité n'est rien à comparer à celle des louveteaux. Le chien compte sur l'homme pour le nourrir. Et cela, à vrai dire, n'est pas l'effet de la domesticité : c'est la domesticité elle-même.

Le petit du loup, même quand l'homme le nourrit, continue à compter, pour survivre, uniquement sur lui-même. Il mange tout, tant qu'il y en a. Au contraire, le chien, tenant en partie du chacal, n'agit aucunement par prévoyance ou dans l'objectif de se constituer des réserves de nourriture. Il se nourrit seulement de viande fraîche ; ainsi, pour le chien, cacher un surplus ou faire une réserve de nourriture n'a aucun sens.

L'avidité excessive du petit loup en captivité doit donc être comprise comme l'expression d'une tendance naturelle à ne pas compter sur le support éventuel de l'homme, d'une tendance naturelle à se concevoir — inconsciemment — indépendant de ce dernier.

Le chiot voit dans l'homme qui le nourrit la figure maternelle. Même adulte, le chien continuera à considérer l'homme nécessaire à sa survie et, ainsi, à dépendre psychologiquement de lui. Même un chien naturellement distant et agressif lorsque maintenu en chaînes, un mâtin napolitain par exemple, finira lui aussi, après quelque temps passé sous la domination de l'homme, par pleurnicher et offrir le ventre à l'inconnu pour être caressé.

De là le comportement infantile du chien adulte, comportement qui limite substantiellement, dans un certain sens, sa relation avec l'homme. À l'opposé, le loup, petit ou adulte, ne prendra jamais l'humain qui le nourrit pour une mère nourricière. Au plus, si tout va bien, il le considérera chef de bande. Mais conservera intacte son autonomie, sa tendance à se fier uniquement à ses propres capacités pour survivre. C'est bien pour cela que les rares tendresses qu'un loup peut vous concéder deviennent si particulières et touchantes. Comme c'est le cas entre individus épanouis.

Trois semaines au plus s'étaient écoulées depuis l'arrivée de la louve dans ma vie — trois semaines d'émotions fortes — quand on m'apporta le loup, le bébé loup, celui que la professeuse, vivant dans un immeuble, avait renoncé à élever.

Ainsi les deux petits étaient de nouveau réunis et partageaient désormais l'enclos derrière ma maison. Le mâle était à peine plus grand que la femelle, mais certainement plus imposant. Son museau était moins élancé, sa démarche moins élégante, sa posture plus trapue. Il se montrait aussi plus méfiant et résolu. Il s'irritait souvent, grognait pour un rien et mordait sérieusement mais sans réussir à blesser, sa dentition étant encore précaire.

La louve avait changé depuis l'arrivée de son frère : elle devenait plus agressive, même à l'égard de la chienne qu'elle avait apparemment choisie pour mère. Elle ne se gênait plus pour grogner en présence du gigantesque pasteur belge. Même l'avidité avec laquelle elle fouillait, ravageant tout sur son passage, s'était visiblement accrue. Heureusement, la complicité qui existait entre elle et moi n'avait pas changé ; au contraire, cette relation m'était toujours plus douce, comme un amour illégitime.

Les deux petits loups se mesuraient l'un à l'autre, comme le font tous les petits des mammifères, à travers toute une série de jeux ; ils s'amusaient à chasser, à fuir, à lutter : les deux louveteaux adoptaient le comportement des loups adultes. Ainsi, ils conspiraient ensemble contre l'imaginaire, échappant agilement à quelque ennemi irrésistible, ou bien en l'attaquant par derrière, silencieusement. Ils essayaient différentes stratégies, et réussissaient toujours à immobiliser leur proie virtuelle. À tour de rôle, l'un cédait volontairement à l'autre, pour ensuite lui sauter dessus traîtreusement et le dévorer avec fierté. Ils se soignaient mutuellement de fausses plaies — mais s'en infligeaient parfois de vraies. C'était la fête, chaque fois qu'ils jouaient ; un aperçu détaillé de cette vie de grands prédateurs qui leur était promise. Ils s'abandonnaient au sommeil avec volupté, comme à un vice, entrelaçant parfaitement leurs corps comme deux pièces d'un casse-tête. Ils demeuraient toujours serrés l'un contre l'autre et craignaient l'inconnu comme la peste. En particulier, les louveteaux fuyaient à l'approche d'un étranger et même à son seul regard.

Je les laissais presque toujours se promener libres, sans les chiens, afin qu'ils puissent chasser. Le plus souvent j'attendais deux heures après leur dernier repas, quand la nuit commençait à tomber, pour les faire sortir. Ils se précipitaient alors au galop vers le bas de la pente derrière la maison, là où les eaux usées nourrissent une végétation luxuriante. Le long du canal se tapit la *chiavica*, un rongeur apparenté au rat de campagne, un peu plus gros peut-être, quoique son poids ne dépasse rarement les 200 grammes. Pour un loup adulte, la *chiavica* ne constitue qu'un amuse-gueule, mais aux yeux des louveteaux, elle représentait une proie

d'envergure, presque un repas complet — leur cinquième de la journée.

Ils dévalaient donc la pente à toute allure, mais ne commençaient jamais leurs recherches tout de suite : la chasse était toujours précédée par quelque forme de jeux. Ils débutaient en général en se tourmentant mutuellement en un crescendo qui se terminait souvent par de petites blessures. Ils se séparaient ensuite, se plaçaient face à face et s'élançaient à toute vitesse, l'un contre l'autre, résolus à la collision frontale ; toutefois, un instant avant l'impact, l'un ou l'autre esquivait et épargnait ainsi aux deux un choc inutile. Ils pouvaient aussi, de concert, attaquer une pierre, un tronc d'arbre, ou tout autre objet inanimé qui traînait sur le bord de l'eau. Parfois même, la louve se tapissait derrière un buisson, et l'autre se mettait à la chercher fébrilement, comme s'il craignait réellement l'avoir perdue. Il passait et repassait devant l'endroit où elle était cachée, sans jamais ralentir. Et, d'un seul coup, il lui sautait dessus, l'attrapait à la gorge et la secouait énergiquement. Ils étaient particulièrement agiles, se mouvaient dans le jeu comme des poissons dans l'eau, dessinant des figures complexes mais raffinées, sautant et dansant avec grâce. Ils ne chassaient jamais sans avoir d'abord joué. C'était un genre de réchauffement, pour se dégourdir, exactement comme le font les athlètes avant une compétition.

Le jeu cessait d'un coup. Suivait la reconnaissance du terrain, longue et minutieuse, chaque fois à partir de l'endroit où le jeu s'était arrêté. Ils se séparaient et parcouraient, grosso modo, deux demi-cercles opposés. Puis, se rejoignant, ils avançaient côte à côte, suivant un rayon imaginaire du cercle déjà parcouru, en s'éloignant vers l'extérieur ou, le plus souvent, en

convergeant vers son centre. Et puis ils se divisaient à nouveau et procédaient, séparés, le long de deux autres demi-cercles. Ils poursuivaient ainsi leur inspection de la zone, itérativement, pendant un bon moment. Ce patient va-et-vient se terminait de lui-même si toute la zone avait été parcourue sans succès. Dans ce cas, les deux loups reprenaient leurs jeux. Et, en courant ici et là, ils se déplaçaient apparemment inconsciemment plus en aval et recommençaient, peu après, à inspecter cette nouvelle zone, toujours suivant la même méthode.

Leurs recherches pouvaient aussi prendre fin d'un seul coup, lorsque se faisait entendre ou sentir quelque bruit sourd ou quelque odeur particulière. À ce moment-là, le mouvement circulaire des loups se transformait aussitôt en deux segments rectilignes qui se rejoignaient là où leurs sens avaient perçu un mouvement. Les louveteaux bondissaient en remuant la queue, comme s'il s'agissait encore d'un jeu, en convergeant presque toujours au même point. Ils agissaient rapidement et en silence, comme des professionnels du crime ; le cri déchirant de la victime trahissait rarement ce qui était en train de se passer.

Le point de rencontre des loups n'était pas toujours un animal : les loups aussi se trompent, confondent les signaux qu'ils perçoivent ou, plus simplement, arrivent au bon endroit, mais trop tard. L'obscurité et la distance qui me séparaient d'eux m'empêchaient de faire la différence entre la réussite et l'échec de leur attaque ; je devais donc me rapprocher pour savoir. Si ça avait été une fausse alarme, les loups s'éloignaient à mon arrivée et reprenaient aussitôt leur chasse ailleurs. Si, au contraire, le coup avait réussi, ils m'arrêtaient en grognant. Je restais alors immobile, essayant vainement de percevoir de la scène autre chose que le dou-

ble remuement frénétique des queues. Le lendemain, avec le soleil, je revenais sur le lieu du crime : la tête, le sternum et les os principaux entièrement dépecés; les pattes et le dos généralement intacts. Particulièrement fier, j'étudiais la carcasse comme si c'était un trophée, une preuve de la vigueur de mes protégés, si chers à mes yeux malgré leur avidité sanguinaire.

Les petits loups, à l'inverse, ne démontraient aucun intérêt pour les résidus de chasse. Même quand ils avaient abandonné une proie encore recouverte de chair, ils ne revenaient jamais la chercher. Au contraire, pendant les soirées qui suivaient, les loups évitaient soigneusement de chasser dans les zones où se trouvait encore quelque charogne en putréfaction. Ils s'efforçaient de chercher ailleurs, élargissant ainsi, toujours plus en aval, leur territoire de chasse. Après plusieurs jours seulement, quand la décomposition était terminée, les loups retournaient dans la zone où ils avaient chassé avec succès.

Soit dit en passant, ils ne se comportaient pas ainsi par incapacité à supporter l'odeur de la chair en décomposition : les loups étaient tout sauf délicats à ce niveau. Ils considéraient plutôt les charognes comme des objets manifestement non comestibles, et les traitaient avec une indifférence désarmante. En fait, pour un animal sauvage, chasser dans une zone récemment visitée n'est pas la meilleure chose à faire : la présence de la charogne alarme les proies potentielles, provoque chez elles des réactions défensives, les pousse à mieux se camoufler ou à s'établir ailleurs.

Vivre en compagnie de loups est une expérience littéralement extraordinaire. D'abord, parce que les loups sont relativement rares : la Calabre, qui constitue pourtant un environnement parmi les plus appropriés, n'en

compte pas plus d'une trentaine. Pour une espèce animale, être constituée de peu d'individus est synonyme d'extinction, de mort ; la rareté d'une espèce ajoute quelque chose de tragique à la banalité. Juste parce qu'on alimente le dixième, ou presque, d'une espèce en voie de disparition, on se sent maître d'un patrimoine précieux — même si, à la fin, nourrir deux petites bêtes constitue une activité liée à la croissance et à la conservation d'êtres vivants, une activité utile quoique désuète, mais absolument normale. Une activité banale devenue une entreprise merveilleuse seulement parce qu'elle met en cause un animal relativement rare.

Mais il y a une autre raison pour laquelle étudier quotidiennement l'évolution d'un animal sauvage comme le loup est une expérience tout à fait extraordinaire : l'homme n'est pas habitué à vivre aux côtés d'une forme de vie parfaitement indépendante de la sienne.

À première vue, l'existence de tous les animaux, y compris celle des animaux domestiques, est autonome, indépendante de l'homme, relevant du seul miracle de la nature. Pourtant, dans le cas des animaux domestiques, il s'agit d'une autonomie illusoire : leur vie se déroule sous le regard de l'homme et cesse lorsque disparaît cette surveillance bienveillante. Les chiens, les chats, les chevaux, les vaches, les poules ne manquent de rien. L'homme s'occupe d'eux, les maintient pour ainsi dire en enfance en les plaçant au cœur de sa propre existence. Il les fait participer à une totalité autosuffisante : la réalité humaine. Leur vie est donc aussi dépendante de l'homme que l'est le fonctionnement des machines : elle est élaborée par l'homme, dépend de l'intervention de l'homme, est utile à l'homme.

Confronté à une épidémie mortelle touchant les porcs, l'homme ne tremble pas comme il le ferait devant un

cimetière d'éléphants. Un amoncellement de cadavres d'animaux domestiques aura sur l'homme un effet analogue à celui d'une montagne de débris d'automobiles — le genre de monument violent et irréel qui offense même l'œil distrait de l'automobiliste. Dans ces cas-là, on ne se considère pas devant la mort, mais devant l'inutilité. Un cheval abattu, une automobile en ruine, n'est pas une entité visitée par la mort, mais un bien inutilisable — un objet ayant perdu l'essentiel de sa valeur utilitaire. Et même si la vue d'un objet désormais inutile est brutale, elle n'est pas vraiment source de tristesse. À l'inverse, la mort d'un homme, ou celle d'un animal sauvage, n'engendre pas de sentiment purement égocentrique : la vie autonome de l'homme ou de l'animal sauvage a de la valeur en soi, sans qu'aucun caractère utilitaire ne lui soit associé.

L'animal sauvage manque de tout. Et cette situation ne se modifiera pas avec le temps : il continuera toujours à se battre pour assurer la satisfaction de ses besoins principalement alimentaires. Comme individus et comme espèces, les animaux sauvages sont dans une situation de dépendance seulement face à l'environnement à l'intérieur duquel ils évoluent, mais auquel ils contribuent également — dans le cas des loups, la chair en excès autour des os d'une proie, même les carcasses complètement dépecées, tout cela contribue à la vie d'autres animaux comme les renards, les rats, les corbeaux, sinon à enrichir le sol. Cette interdépendance peut être qualifiée, du point de vue de l'animal, d'intégration parfaite avec son environnement. En effet, on n'observe pas de comportement dépressif chez les animaux sauvages ; ils vivent réconciliés avec la nature. Contrairement à ce que l'on pourrait croire, le fait que ces derniers soient ainsi « in-

« intégrés » à leur environnement ne s'explique pas par la simplicité de leur existence — au contraire, cette harmonie présuppose nécessairement une compatibilité parfaite entre tous les éléments mis en cause, une compatibilité complexe dont la réalisation ne peut être assurée que par un comportement automatique, instinctif, des éléments constituant l'environnement en question.

Le comportement des loups, même lorsque ces derniers sont maintenus en captivité, démontre bien la situation de carence que constitue leur existence. Ils sont complètement dépendants de leur environnement, en y étant pourtant parfaitement intégrés : les animaux sauvages ne laissent aucune trace dans la nature. Leur passage s'efface au fur et à mesure, sans que jamais ne soit modifié substantiellement l'écosystème fragile auquel ils font partie.

Les loups, c'est bien connu, n'aboient pas ; en échange, ils hurlent parfois la nuit, en suivant la lune les yeux fermés, comme s'ils devaient absolument crier leur profonde douleur existentielle. Mes louveteaux n'y manquaient pas : leurs lamentations rendaient la solitude de la nuit à la fois fantastique et angoissante. Les chiens, depuis l'arrivée des loups, avaient cessé d'aboyer la nuit tombée ; peut-être parce que leurs aboiements langoureux auraient ressemblé, par rapport aux hurlements des loups, à un pathétique balbutiement. Ou peut-être parce que le hurlement des loups les terrifie réellement. En fait, dès que les premières notes rompaient le silence imposé par l'obscurité, les chiens se redressaient, orientaient leurs oreilles pour se laisser pénétrer par le son ; ils restaient à écouter, tendus. De temps en temps, si je me trouvais dans leur champ de vision, ils se retournaient pour me regarder, presque à la recherche d'un réconfort. Ils me

regardaient pendant de longues minutes et, si le hurlement des loups ne s'arrêtait pas, commençaient à aboyer comme des fous : on aurait dit une décharge électrique.

Les petits loups, à vrai dire, ne hurlaient pas seulement à la lune. Ils réagissaient également en présence de Vénus qui, pendant les nuits d'été, apparaît tard, vers quatre heures du matin, pour annoncer l'arrivée du jour. Elle apparaît à l'ouest. Et brille aussitôt, haute et diabolique, dans le ciel.

Une nuit, en août, de cruels souvenirs et désirs me tenaient éveillé et apeuré. Une nuit d'août, sans lune. Pourtant, vers l'aube, d'un seul coup, un bruit strident se fit entendre. Un hoquet, suivi d'un sanglot. Puis un autre hoquet, suivi d'un autre sanglot. Puis une pause ; et voilà qu'une note, longue et tranchante, déchira la nuit avant de disparaître lentement. Et la note reprit, vibrante, sans fin. Elle s'étendit, pénétra partout, remplit la totalité ; pas un seul angle de silence épargné : il n'y avait de place dans la nuit que pour ce hurlement. Il s'atténua doucement, puis mourut complètement. Mais recommença deux, trois fois plus fort. Les deux loups hurlaient leur mal de vivre.

Quelque chose, venant du plus profond de moi-même, me remonta à la gorge, quelque chose qui prend, serre et fait mal, quelque chose que devaient nécessairement aussi percevoir les chiens. Effectivement, un deuxième cri de douleur — peut-être un peu moins authentique — s'éleva aussitôt, de l'autre partie de la maison. Les chiens n'en pouvaient plus. La tête haute, les yeux fermés, ils joignirent leurs cris à ceux des loups, implorant eux aussi le ciel.

La nouvelle concernant la présence des deux loups chez moi avait déjà fait le tour d'Arcavacata ; des

curieux arrivaient souvent pour les voir. Mais pas toujours les mains vides. Il m'arrivait parfois de recevoir, sans pouvoir refuser, des objets absolument inutiles tels un matelas minuscule ou une poupée en plastique. Heureusement, le plus souvent, les visiteurs m'apportaient de la viande fraîche, parfois même de petits animaux vivants.

À la fin du mois d'août, au cours de l'une de ces matinées où l'on peut déjà sentir les parfums de l'automne, j'introduisis un lapin vivant dans l'enclos des loups, en le catapultant par-dessus la paroi métallique. Il était jeune et blanc, avec une petite tache brune sur la poitrine. Un cadeau inattendu, apporté la veille par un voisin.

J'avais hésité longuement avant de le condamner de cette façon, m'interrogeant sur la valeur morale de ce geste jusqu'à en perdre la raison. Je m'étais finalement décidé : déchirer le lapin de mes mains malhabiles n'était pas moins horrible que d'accepter que tout s'accomplisse naturellement et qu'il soit confié directement aux loups.

Le lapin fit une pirouette dans les airs et retomba par terre, solidement, sur ses pattes de derrière. Il se mit tout de suite à courir ici et là, suivant toutefois les limites de l'enclos. De temps en temps, il bondissait d'un coup de reins sur la paroi et réussissait à la parcourir verticalement, en s'agrippant aux fissures. Il essayait de passer par-dessus. Mais, à chaque essai, après avoir escaladé environ un mètre et demi, il renonçait, comme prenant soudainement conscience de l'impraticabilité de son entreprise. Il se laissait donc glisser au sol et recommençait à regarder derrière lui, les yeux dilatés, le cœur dans la gorge, le nez remuant spasmodiquement.

Les deux petits loups étaient demeurés immobiles, là où ils se trouvaient, à l'entrée de leur dessous d'escalier. La femelle blottie de côté, le mâle tout près, assis, le dos bossu. Ils semblaient indifférents à la course folle du nouvel arrivant ; mais le mouvement lent de leurs têtes triangulaires démontrait bien le soin avec lequel ils s'y intéressaient. Le rongeur avait perçu le danger : il continua sa course effrénée deux, trois longues minutes. Il s'arrêta finalement à l'endroit où il avait atterri au tout début, respirant désormais difficilement, le ventre à terre, les longues oreilles frémissant comme des roseaux, les yeux fixés sur l'entrée du dessous d'escalier, là d'où il sentait arriver la mort.

À ce moment-là, la louve se redressa sur ses pattes et s'étira, comme à l'habitude, en arquant son dos. Elle avança, en trottant, vers le lapin. Il n'y avait pas de violence dans ses mouvements ; son museau était détendu, son poil lisse. Seule la légère agitation de sa queue laissait présager le pire. Dès que la petite eut parcouru la moitié de la distance qui la séparait du lapin, elle se retourna d'un seul coup vers la gauche, et continua à trotter, désormais à la droite du rongeur, le long de la paroi. Elle était encore loin, à plus de cinq mètres, quand le lapin, apeuré, reprit, d'un trait, sa course folle, encore plus agité qu'auparavant. La louve demeurait indifférente : sans même le regarder, elle continuait à avancer, comme pour atteindre un endroit déjà préétabli. Elle s'immobilisa plus ou moins symétriquement par rapport à l'entrée de l'enclos où était demeuré l'autre loup et s'assit elle aussi, de la même façon que le mâle, face à lui, la tête tournée vers le lapin. Ce dernier avait désormais à sa disposition une aire plus restreinte pour se déplacer, une aire marquée des deux côtés par la présence muette des prédateurs. Pourtant, obstiné, le lapin continuait à

chercher une voie libre, un petit coin oublié par les loups et donc par lequel il pourrait s'échapper... Ses mouvements devenaient particulièrement chaotiques. Chaque fois qu'il s'arrêtait pour reprendre son souffle, la louve se rapprochait tranquillement, le contraignant ainsi, sans même essayer de l'attraper, à se remettre en mouvement. À ce moment de la chasse, l'aire de sécurité à l'intérieur de laquelle la proie s'agitait s'était dramatiquement réduite. À vrai dire, le rongeur tenta de renverser la tendance qui, irrésistiblement, le traînait vers sa fin. Il s'agrippa tout à coup à la paroi, essayant ainsi de surpasser la louve et, par conséquent, de conquérir l'espace qui lui permettrait d'allonger son agonie. Malheureusement, la femelle, jusque-là indolente, s'élança ou, plutôt, fit semblant de s'élancer sur le pauvre petit, qui renonça aussitôt à sa tentative. Il modifia sa direction et recommença à tourbillonner à l'intérieur de la dernière portion d'espace qui lui était accessible. Il fuyait sans lucidité, désormais complètement désespéré. Il se précipitait ici et là, dans une sorte de vacarme silencieux. En zigzag, comme s'il suivait minutieusement le parcours d'un labyrinthe. En réalité, il s'était perdu dans les méandres de sa propre détresse.

À la fin, il s'arrêta d'un coup, exactement au centre de l'espace qui lui restait, à égale distance des deux loups. Il resta un moment sans respirer, comme fixé dans un équilibre instable, et finit par se renverser sur le côté. Ses yeux de vitre allaient exploser. Ses oreilles pendaient, inertes. Ce fut le signal : le loup contracta tout son corps sur ses pattes de derrière et, d'un vol en souplesse, plongea sur le cou du rongeur. Il mordit une première fois, enfonçant ses crocs dans la chair jusqu'à la base de la colonne vertébrale. Des touffes de poils blancs et soyeux flottaient dans les airs comme

les plumes d'un oreiller déchiré. La louve le rejoignit l'instant d'après. Elle renifla la proie et mordit là où le lapin offrait le ventre, sans défense. Une, deux, trois fois. Des morsures rapides et légères, par saccades. Elle déchirait avec ses incisives, en plusieurs endroits, le tissu tendre de l'abdomen. En y laissant des trous ronds et réguliers, comme ceux qu'y aurait laissé la pointe d'une perceuse électrique. Des trous à travers lesquels jaillissait le sang, poussé par les entrailles qui voulaient sortir. Pas un cri, pas un grognement. Les prédateurs agitaient rapidement leur longue queue, en parfaite synchronie. La minuscule queue de la proie, aussi, battait l'air. Mais sans énergie ni conviction. Par ce dernier battement, le lapin saluait la vie.

Les loups accomplissaient à deux ce travail de chirurgien. Ils mordaient la chair, calmement, sans l'avaler. Ils ouvraient les blessures sans sucer le sang. Ils étaient réellement au travail : le repas viendrait par la suite.

Quand le lapin cessa complètement de bouger, le dos brisé en plusieurs points et le ventre perforé, les loups, l'un après l'autre, le prirent par le cou, le soulevèrent et le secouèrent violemment. Sang et poils blanc volaient dans tous les sens. Chacun des loups s'étant ainsi assuré du décès de la proie.

Et le banquet commença. Il fallut plus de dix minutes pour que les deux petits assassins dévorent l'intérieur, dépècent la poitrine, les vertèbres cérébrales et les os principaux du lapin. Ils opéraient en silence, en se retournant de temps en temps vers moi, tantôt l'une, tantôt l'autre, avec un air interrogatif.

La femelle mit fin à son repas la première, même s'il restait encore de la chair sur les pattes postérieures du lapin. Elle s'éloigna en secouant énergiquement la tête,

faisant ainsi tomber, en une pluie subtile, les gouttes du sang qui tachait son museau. La petite s'éloigna jusqu'au coin formé par le mur et la paroi métallique. Là, elle se recroquevilla sur elle-même, avec l'élégance et la coquetterie des grands carnivores femelles, et urina abondamment. Puis, elle retourna vers l'entrée de la tanière et s'assit, dos à son compagnon qui dévorait encore le lapin, la tête tournée vers moi. Elle regardait sans voir, comme subjuguée par ses pensées.

Elle ne bougea de nouveau que quand le mâle, à son tour, se fut éloigné de la proie. La louve retourna alors rapidement vers ce qu'il restait du lapin et mordit où la chair était encore recouverte de poils blancs. Elle secoua la petite bête, au début avec force, ensuite lentement, et la laissa finalement tomber par terre. Puis elle observa longuement sa proie, avec l'air d'être étonnée par ce qu'elle venait de faire. Finalement, reniflant le dos du lapin, la louve chercha un point d'attaque dans le tissu afin d'atteindre la chair chaude. Elle se décida pour l'aine. Déchirant la peau avec les incisives, elle atteignit l'os de la cuisse et, en enfonçant les mâchoires, commença à l'arracher, plantant solidement ses pattes antérieures sur le ventre du lapin. Avant que l'entreprise ne réussisse, le mâle réapparut. Il avait uriné, sans prendre de pause par la suite comme l'avait fait sa sœur. Tout à coup, il sauta sur la louve pour essayer de s'emparer de la carcasse. Le loup était plus gros et plus fort que la femelle — et il réussissait généralement à s'imposer quand ils jouaient. La louve parût céder : elle laissa tomber les restes du rongeur. Pourtant, quand l'agresseur se dépêcha à mettre la patte dessus, elle s'élança vers lui, grognant féroce-ment et montrant les dents ; il n'y avait pas de bluff dans ce regard-là. Le loup le comprit et battit en retraite avec le poil hérissé et le pas mesuré d'un vieux

monarque. Il se contenta du minuscule crâne et le rongea minutieusement. La femelle recommença à travailler sur son os sans toutefois quitter des yeux son compagnon : les carnivores, quand la chair de la proie tire à sa fin, sont capables de s'attaquer comme s'ils sortaient d'un long jeûne. Ainsi, en grinçant des dents, en grognant et en donnant quelques autres signes d'hostilité, les deux petits loups finirent par mettre en pièce ce jeune lapin blanc avec une tache brune sur la poitrine.

Les animaux sauvages tuent mais, paradoxalement, n'agressent pas leur proie. Ils tuent pour se nourrir, sans méchanceté. Ce n'est pas le cas des chiens ni, en général, des animaux domestiques. Leur dépendance face à l'homme leur assure essentiellement tout ce dont ils ont besoin ; ils attaquent et tuent sans raison, seulement pour le plaisir d'effrayer. J'ai été témoin une fois, involontairement, de la méchanceté gratuite dont pouvaient faire preuve les chiens. En Grèce, mes deux pasteurs belges avaient découvert un chevreau entre les rochers. Et ils avaient réussi à le poursuivre jusqu'à un plateau où la roche s'ouvrait pour former une voûte — une voûte dont l'entrée horizontale était particulièrement étroite. Les chiens aboyaient bruyamment, courant tous les deux à la suite du pauvre animal terrorisé. Il s'était donc réfugié dans la roche, signant ainsi son arrêt de mort. En effet, dès qu'ils le rejoignirent de l'autre côté, les chiens l'empoignèrent sans pitié et l'empêchèrent de fuir à tour de rôle. J'entendis le début d'une bagarre désordonnée : une superposition indistincte de grognements, d'aboiements et de bêlements plaintifs. Quand, enfin, je réussis à me glisser moi aussi sous la voûte, le chevreau, déjà mort, gisait dans son sang. Pourtant, pas un gramme ne manquait à ce tas de chair déchirée, pas une goutte de sang

n'avait été bue. À quelques pas, les chiens essoufflés s'étaient étendus par terre, la langue pendante, respirant à une vitesse folle. Tachés de sang partout. Le sang de la petite chèvre, mais aussi le leur — le sang qu'avaient fait couler les derniers mouvements défensifs de la victime et qui venait des blessures qu'ils s'étaient infligées l'un l'autre, involontairement.

Au contraire, les loups tuent sans agressivité, par nécessité. S'ils le peuvent, ils choisissent leur proie : ils préfèrent alors l'animal faible, malade, vieux. Ils limitent leurs gestes d'attaque au minimum. Ils utilisent la peur de leur victime et, avant même d'entrer en contact avec elle, lui font perdre la volonté de se battre et même la capacité de se défendre. Au moment de la tuer, ils ne sont pas essoufflés, et peuvent opérer lucidement.

Durant les nuits sans lune, j'allais régulièrement jusqu'au fleuve qui sillonne la vallée derrière la maison. Un parcours de cinq kilomètres, une heure de marche. J'amenais avec moi les chiens et les loups. Je suivais la route déserte, le plus souvent absorbé par de lourds souvenirs, parfois cherchant mécaniquement dans le ciel les constellations estivales et prononçant leur noms mythiques.

Les chiens couraient sur le sentier, me précédant en des allées et venues excitées et chaleureuses. De temps en temps, intéressés par une odeur, intrigués par un bruit, ils déviaient du chemin à l'improviste et s'enfonçaient dans les champs à la recherche d'aventures. Les deux loups se tenaient derrière, loin de moi et des chiens. Ils me suivaient, en fait, à une distance de quatre ou cinq mètres, et prenaient soin d'éviter le sentier — le ruban lisse, éclairé qui divise arbitrairement le paysage. Ils me suivaient donc silencieusement, à côté du sentier, complètement

dissimulés dans les hautes herbes. Ils se tenaient bas, de façon à ce que leurs oreilles ne dépassent pas la pointe des buissons. Seul le bruit du frottement des herbes à leur passage m'indiquait leur présence et me tranquillisait. Je ne réussissais jamais à les voir : quand je m'arrêtais et dirigeais vers eux le faisceau de lumière de la lampe de poche, ils s'immobilisaient et se tapissaient au sol. Il n'y avait aucun moyen de les découvrir, ni de les faire approcher : contrairement aux chiens, ils ne répondaient jamais à mes appels — même si ma voix était douce et modulée.

Les excursions nocturnes se déroulaient ainsi, en trois groupes distincts. Les chiens, parfois en couple, parfois séparés, parcouraient névrotiquement la campagne. Les loups, eux, avançaient, circonspects et discrets, serrés l'un contre l'autre. Entre ces deux clans, il y avait moi, qui, dans la nuit, était le point de référence des uns et des autres, parce que je les nourrissais et les protégeais tous, parce que leur vie dépendait de moi. Cela me conférait un contrôle presque absolu sur les chiens, mais pas sur les loups : ces derniers se limitaient à restituer l'amour que je leur exprimais en minimisant leur méfiance et leur indépendance, sans jamais les perdre complètement.

Quand on arrivait au fleuve, le comportement des uns comme des autres ne changeait pas. Les chiens poursuivaient leurs rondes et, parfois, pris par des crises d'insécurité inattendues, ils interrompaient leurs recherches sans but pour se précipiter vers moi. Ils me reniflaient partout, me sautaient dessus chaleureusement mais de façon hystérique, en me barbouillant de boue. Puis ils s'en retournaient tranquillement, rassurés.

Les loups, de leur côté, jouaient dans l'eau ou chassaient. Toujours assez loin de moi et des chiens. J'avais

appris à reconnaître le bruit qu'ils faisaient en jouant dans l'eau ou en courant dans l'herbe. Un bruit faible, subtil ; il fallait se concentrer pour réussir à le percevoir. Mais, une fois perçu, il était impossible de le confondre avec le vacarme que faisaient les chiens.

Parfois les loups se blottissaient dans un coin obscur et y restaient, silencieux, pendant plusieurs minutes. Dans ces moments-là, j'angoissais facilement. Une angoisse irrationnelle : la peur de les avoir perdus à jamais. Crier leur nom était parfaitement inutile. J'essayais, toujours en vain, de les retrouver en m'aventurant dans les herbes ou en fendait l'obscurité avec ma lampe de poche, ne réussissant à les découvrir qu'en tombant dessus par hasard, après les avoir piétinés involontairement. Autrement, ils restaient cachés et indifférents. Même quand je passais, sans le savoir, à quelques centimètres d'eux ; même quand la lumière les effleurait. C'était eux qui décidaient si, quand, et comment je les trouverais. En fait, chaque fois que je m'éloignais considérablement, après un certain temps j'entendais de nouveau le bruit caractéristique de leur démarche silencieuse. Bref, simuler l'éloignement était devenu la seule façon de les faire revenir.

J'avais exploité au maximum, au cours de ces excursions nocturnes, mes modestes capacités de pédagogue. J'avais essayé et réessayé de conditionner le comportement des loups. J'avais cherché, en particulier, à leur apprendre à me précéder de quelques pas quand je marchais. Comme le font les chiots, qui semblent suivre leur maître par-devant.

Je n'y étais pas arrivé : même si je quittais le sentier pour marcher moi aussi dans les hautes herbes, les loups restaient derrière, en me suivant toujours à distance d'environ cinq mètres. Cette maudite distance

me hantait : c'était une allusion aux limites, fixées au départ et pour toujours, de mon rapport avec les loups.

J'en parlai à Pietro. « Si tu veux marcher, de nuit, à côté d'un loup, endosse toujours les mêmes vêtements de couleur foncée. Choisis toujours le même parcours. Assure-toi que tes gestes se succèdent toujours dans le même ordre. Le loup craint l'imprévu. Par conséquent, organise tes mouvements, comme les siens, selon un rituel immuable. Bouge de façon régulière et résolue, et laisse-toi toujours percevoir clairement par lui. Évite, pendant tes promenades, de rencontrer des hommes ou des monuments construits par l'homme. N'amène pas tes chiens. Sois seul avec le loup. Pendant tes promenades avec lui, prends une attitude fixe et régulière, et ne la modifie jamais, sauf pour lui transmettre volontairement un signal en cas de danger. Apprends à avoir peur, à avoir peur des blocs de ciment, des phares d'une automobile, du sifflement des fils électriques, d'un sac de plastique pris dans les branches d'un buisson. Avoir les mêmes peurs est en fait le lien le plus fort pouvant unir deux êtres. »

Je suivis scrupuleusement les conseils de Pietro et, toujours lors des nuits sans lune, je partais désormais sans les chiens, seul avec les loups. Je n'essayais plus de les conditionner ; en fait, je commençai à m'éduquer. Je m'enseignai à avoir peur. Je modelai mes mouvements de façon à imiter les gestes des anciens dieux ou à simuler des actes de culte insensés. J'appris rapidement. Déjà, la quatrième fois, les petits loups s'étaient liés à moi : nous marchions finalement ensemble dans l'herbe. Moi, la femelle, le mâle. J'avançais dans l'obscurité, plié, presque à quatre pattes. Le museau de la femelle battait parfois mes pantalons. Dans le silence et la solitude de la nuit.

Cinq mois se sont écoulés depuis la fameuse soirée de juillet, depuis ma première vraie rencontre avec un loup. Le soleil pâle d'automne a pris sa place dans le ciel. Et puis l'hiver est arrivé. L'enclos est maintenant entouré de neige. La louve a environ huit mois. C'est son premier hiver. Elle est haute, au garrot de 60 centimètres, pèse 35 kilos. Elle a les os larges, les aplombs droits, une ample cage thoracique, des muscles puissants. L'alimentation riche et les médicaments ont comblé les carences qui l'auraient naturellement affligée. Seul son train arrière trop haut indique à l'œil expert la nature domestique de son existence. Sa tête, encore trop grosse par rapport au corps, en triangle régulier, est tenue baissée. Sa queue, perpendiculairement entre les jambes. Ses pieds sont ronds, bien posés sur des coussins gonflés et tendus comme des tambours. Avec le froid, sa fourrure est devenue rugueuse et épaisse, son poil s'est assombri, ayant pris un teint gris foncé, son duvet s'est épaissi. Ses yeux, toujours plus obliques, sont désormais ornés de longs cils. Généralement à demi fermés, ils confèrent à la louve un air de marchand asiatique. Quand elle grogne, elle découvre une dentition sans fin, forte, régulière, d'un blanc aveuglant. Si je la caresse ou si je reste simplement près d'elle, elle montre parfois la courbe parfaite de ses incisives supérieures. Peut-être un signe de tendresse, peut-être un simple réflexe musculaire. Pietro soutient que la louve me sourit.

Elle a maintenant une taille comparable à celle des chiens, mais est devenue beaucoup plus musclée et agile qu'eux. Elle ne traite plus le doberman comme une mère adoptive. En fait elle s'est battue avec lui et elle a eu facilement le dessus. Depuis, les chiens n'osent plus grogner en sa présence. Au contraire, ils se tiennent loin d'elle. Craignant pour eux, je leur ai at-

taché au cou des colliers à pointes pour les protéger de la louve — dont les morsures peuvent désormais être mortelles.

Les loups, jusqu'à un an, sont petits, à tous les niveaux. La mienne, au contraire, semble prématurément mature. À part sa démarche encore parfois chancelante, on dirait un animal sauvage adulte. De la sagesse, mais aussi de la douleur, apparaissent dans ses mouvements et dans son regard. Parfois, quand elle fixe l'horizon vers les collines enneigées, elle a l'air d'un vieux sage. Peut-être parce que, comme c'est bien écrit dans l'Évangile, à travers la douleur on grandit en sagesse.

Elle est désormais seule. Le mâle, Pietro l'a repris et placé dans les Abruzzes, dans l'enceinte expérimentale du Parc National. Je n'étais pas en mesure, financièrement, de continuer à élever les deux loups. La louve traverse donc les longues heures d'ensoleillement renfermée et seule. Elle attend le coucher du soleil pour aller chasser. Mais, en réalité, elle sort assez rarement de son enclos le soir venu. Tout est devenu plus difficile : la louve, quand elle est libre, ne se limite plus à chasser les rats et ne se restreint plus aux alentours de la maison. Elle n'a plus peur des fenêtres illuminées des fermes. Et, dès qu'elle le peut, elle ravage les poulaillers, parfois même les étables. Les paysans se plaignent, trop souvent par mesquinerie mensongère, de massacres impossibles. Et si ce n'est pas par mesquinerie, ils protestent parce qu'ils ont peur, à tort : certains sentent la présence d'un loup en liberté dans les environs comme un danger de mort. La suivre dans ses promenades, en cherchant à l'éloigner des territoires interdits et des proies illégitimes, est devenu pour moi impossible.

La louve s'appelle Kris, contraction de *krisis*. Ma femme, qui est encore tenue derrière les barreaux par le gouvernement, lui a choisi ce nom. Kris sonne bien, un peu à l'Allemande. Un son dur, empreint de tristesse ; un son qui évoque l'époque — caractérisée par une certaine robotisation de l'existence humaine.

Kris connaît son nom. Même si elle ne m'obéit pas, elle se retourne quand je l'appelle. Elle se retourne et me regarde, avec ses yeux presque fermés. Et moi je lui parle, seulement pour qu'elle ne détourne pas le regard. Au début, elle me fixe toujours avec des yeux d'acier, glacés, qui semblent dire « mais qu'est-ce que me veut encore cet étranger ? » Mais, ensuite, ses yeux s'ouvrent, ses pupilles se dilatent et s'arrondissent. Finalement, si je me rapproche et me penche vers elle, elle me renifle à la gorge, cherche le creux sous la pomme d'Adam et y passe la langue, lente et humide, comme pour me nettoyer.

Le temps n'a pas vraiment miné notre complicité. Sa douceur, que l'on confond facilement chez les animaux sauvages avec de la joie, est cependant disparue. Quelque chose de froid perce désormais dans son regard ; même quand elle me fixe sans hostilité, je trouve derrière ces pupilles-là, rondes et chaudes, quelque chose d'opaque — quelque chose qui n'y était pas il y a deux mois. Quelque chose d'impossible à décrire. Une paroi obscure placée à l'intérieur de l'œil, à une profondeur indéterminable, contre laquelle semblent se détruire, au fur et à mesure, les images de la beauté du monde.

Peut-être que Kris sait que rien ne pourra lui rendre l'existence qui est la sienne. J'ai parfois l'impression que la mélancolie de la vie sauvage pourrait, avant le retour du printemps, la détruire au point de la tuer. Elle est condamnée à passer ses journées, pendant des

années, dans cette cage-là, ou dans une autre, en tournant en rond, en se rapprochant toujours plus de la folie comme c'est le cas des bêtes féroces enfermées au zoo.

La paroi sombre au fond de ses yeux est faite d'effroi. L'effroi de celui qui sait que ne lui sera plus consentie la possibilité de vivre, ni même celle de mourir.